

Fantasia 2020

Un festival de genre adapté à la pandémie

Jérôme Michaud

Numéro 324, octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, J. (2020). Fantasia 2020 : un festival de genre adapté à la pandémie. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 38–39.

Fantasia 2020

Un festival de genre adapté à la pandémie

JÉRÔME MICHAUD



Pour sa 24^e année d'existence, le festival montréalais spécialisé en cinéma de genre Fantasia a été chamboulé, COVID-19 oblige. L'événement avait d'abord été reporté à la fin de l'été, dans l'espoir qu'une édition physique soit possible, pour finalement se tenir en ligne du 20 août au 2 septembre, alors que son Marché Frontières a eu lieu du 23 au 26 juillet.

Ironie du sort, l'annonce gouvernementale autorisant les rassemblements intérieurs de 250 personnes aurait théoriquement permis à Fantasia de présenter des films en salle de façon décente, dans l'immense amphithéâtre de 692 places du H-110 de l'Université Concordia par exemple. Mais cette nouvelle, tombée du ciel à un mois de son ouverture, est survenue dans la pratique trop tard pour permettre une volte-face organisationnelle. Voilà qui est bien dommage, autant pour l'organisation que les spectateurs. Car on le sait, s'il y a bien un festival québécois qui a su mettre en place une ambiance électrisante dans ses salles, c'est Fantasia! Aurait-on autant apprécié en 2016 *Under the Shadow* ou *The Wailing* si on les avait vus dans le doux confort de sa résidence? Sans doute pas, d'autant plus qu'il s'agit d'œuvres qui gagnent à être vues dans une salle pleine et fébrile. Du côté de l'accessibilité, Fantasia a opté pour une approche hybride: certains films pouvaient être visionnés à n'importe quel moment alors que d'autres devaient être vus à des dates et heures précises. Cette approche a permis de conserver l'esprit rassembleur de l'événement, tout en laissant une part de flexibilité aux cinéphiles. Le visionnement des films étant permis à l'échelle canadienne, le festival a aussi pu élargir son public.

La section consacrée aux longs métrages d'animation, «Axis», a été considérablement réduite cette année. Alors qu'elle ne comptait que trois films, *Beauty Water* a été retiré à la dernière minute pour n'en laisser que deux, aucune animation japonaise n'étant proposée, ce qui est plutôt surprenant. *The Old Man Movie*, animation estonienne image par image d'Oskar Lehema et Mikk Mägi, valait assurément le détour. On y suit un fermier qui, accompagné par trois de ses petits-enfants, tente de récupérer sa vache en fuite pour la traire, et ce, pour éviter qu'elle explose! D'un humour pipi-caca-poil franchement réussi, *The Old Man Movie* est désobligeant à souhait et sincèrement surprenant dans ses propositions.

Dans la même veine, *#ShakespearesShitstorm*, du mythique cinéaste américain Lloyd Kaufman

(*The Toxic Avenger* et *Tromeo and Juliet*), est tout aussi libre et provocant. Sur fond d'histoire de vengeance rocambolesque, le film se donne des airs de critique sociale, mais s'en sert surtout comme prétexte pour faire son «shit show» et se moquer des bien-pensants. Party, alcool, drogue et sexe sont au cœur de cette œuvre délurée dont le mauvais goût est pleinement assumé par son auteur. Une proposition à prendre ou à laisser.

Dans les films qui ont su faire réagir, il ne faudrait pas passer sous silence l'ovni sud-africain *Fried Barry*, une sorte de *remake* psychédélique de *Starman* de Carpenter. L'œuvre met en scène Barry, un drogué fini qui perd la maîtrise de son corps au profit d'une force extraterrestre. Le personnage de Barry est admirablement incarné par Gary Green, dont le physique atypique et le jeu, parfois stoïque, d'autres fois exacerbé, fonctionnent parfaitement avec le rôle. *Fried Barry* se démarque aussi pour ses passages oniriques aux teintes lynchéennes qui en font un incontournable en son genre, et ce, même s'il peine à proposer un récit efficacement construit, les scènes s'enchaînant assez maladroitement.

Une autre section toujours fort stimulante du festival, «Camera Lucida», réservait au public six longs métrages cette année. Du lot, une œuvre japonaise a retenu l'attention. *Labyrinth of Cinema*, dernier opus du regretté Nobuhiko Ôbayashi, cinéaste derrière le film culte *House* (1977), est une fiction antiguerre touffue et véloce ayant une valeur autoréflexive forte, le cinéma en étant un des sujets centraux. Si l'expression «amateurisme avancé» pouvait avoir une connotation positive, elle s'appliquerait parfaitement à *Labyrinth of Cinema*, et ce, pour sa constante utilisation foncièrement apparente des *green screens*. Cette pratique parvient à devenir une esthétique, d'autant plus que cette technique d'incrustation numérique est récurrente dans l'œuvre récente d'Ôbayashi. Cela étant dit, *Labyrinth of Cinema* est intrinsèquement lié à la culture nipponne, particulièrement à certains faits historiques guerriers, et un spectateur qui s'y connaît peu en la matière perdra malheureusement une certaine partie du plaisir que lui réserve le film.

Malgré l'absence de longs métrages d'animation japonaise, le pays du soleil levant comptait d'autres œuvres d'une qualité indéniable. Avec *Special Actors*, Shin'ichirô Ueda reprend là où il avait laissé avec le revigorant *One Cut of the Dead*. Le cinéaste construit encore une fois son récit en couches fictionnelles



superposées dont la découverte se fait progressivement. Délaissant les zombies et le sujet du réalisateur, il se centre cette fois-ci sur l'acteur. Kazuto Ohno, apprenti acteur timide, accepte à contrecœur de travailler pour Special Actors, une compagnie qui offre de faire intervenir ses acteurs dans des situations de la vie réelle. Avec l'aide de la troupe, il aura à faire réaliser aux adeptes d'une secte qu'ils sont manipulés. Pour ce faire, il leur faudra arriver à efficacement incarner leurs personnages afin de compromettre les dirigeants de l'organisation fanatique, ces derniers jouant aussi un rôle auprès de leurs suivants. Tout aussi jouissif et rafraîchissant que son précédent opus, *Special Actors* est indéniablement à rattraper!

Woman of the Photographs, autre long métrage nippon franchement réussi, met en scène l'improbable rencontre entre un taciturne photographe âgé et une ex-ballerine réduite au rôle d'influenceuse sur Instagram. Touchant aux enjeux thématiques de la vanité et de l'acceptation de soi, le film interroge les impacts qu'ont les récentes possibilités de modification et de circulation des images à l'ère du numérique et des réseaux sociaux. Le réalisateur, Takeshi Kushida, parvient à livrer une œuvre d'une impressionnante sensibilité dont la sensorialité prégnante se mélange parfaitement à son sujet.

Sur les mêmes thèmes, le cinéaste néerlandais Lars Damoiseaux a eu la brillante idée de placer l'action de son film de zombies *Yummy* dans un complexe hospitalier consacré à la chirurgie plastique. Des personnes qui aspiraient à une nouvelle beauté plastique finissent par se dévorer entre eux. De cette

proposition à l'ironie parfaite, *Damoiseaux* a su en tirer le maximum grâce à une belle diversité de personnages et à un scénario solidement élaboré. S'il n'est pas le meilleur film de zombies, *Yummy* offre tout de même de la substance à se mettre sous la dent!

On attendait impatiemment *Slaxx*, œuvre qui met en scène une paire de jeans tueuse! Se détournant de la voie absurde empruntée par Dupieux dans *Rubber*, la réalisatrice montréalaise Elza Kephart trouve elle aussi une puissante complémentarité entre son sujet et le lieu où elle situe l'action de son plus récent opus. Dans un huis clos qui se déroule dans une succursale d'une chaîne de magasins de vêtements, la réalisatrice dépeint un milieu de travail au bonheur forcé et à la facticité évidente; un endroit où l'image prime toujours. *Slaxx* fait émerger ce qui se trame sous les apparences et cela mène à la mise en lumière des motifs de la paire de jeans tueuse. L'œuvre propose un parfait mélange entre film d'auteur et film de genre.

D'autres magnifiques surprises ont retenu l'attention – *Underdogs*, *Jumbo*, *Sleep* et *Dinner in America* – mais, comme tout bon cinéophile avide de nouveautés, on en aurait évidemment voulu plus. Fantasia a réduit sa sélection d'une trentaine de longs métrages et il faut s'attendre à ce que les autres festivals québécois de l'automne fassent de même, ce qui diminuera significativement le nombre de longs métrages qui auront été rendus accessibles par les festivals québécois cette année. Bien dommage, mais l'instabilité actuelle légitimise pleinement l'approche plus sécuritaire des festivals afin de réduire les risques financiers et d'assurer leur pérennité. ▲

« Dans la même veine, **#ShakespearesShitstorm**, du mythique cinéaste américain Lloyd Kaufman (*The Toxic Avenger* et *Tromeo and Juliet*), est tout aussi libre et provocant. Sur fond d'histoire de vengeance rocambolesque, le film se donne des airs de critique sociale, mais s'en sert surtout comme prétexte pour faire son "shit show" et se moquer des bien-pensants. »

—
1. *Labyrinth of Cinema*

—
2. *#ShakespearesShitstorm*